

avec lui. [Aussi sa mort si imprévue laisse-t-elle parmi nous d'unanimes regrets, et je suis sûr d'être l'interprète de tous en assurant à sa famille que nous nous associons de tout notre cœur à la douleur qu'elle vient d'éprouver.

Puis, M. GUILLAUME (Châl. 1868), vice-président de notre Société, est venu dire un adieu ému, au nom de notre grande famille, au camarade Isman, si prématurément ravi à l'amitié de tous, traduisant ainsi les sentiments unanimes des nombreux Camarades présents.

A. FEULLIÉ
(Ang. 1879).

BUARD (LUCIEN)

Angers 1883.

Il y a quelques mois, le Bulletin relatait succinctement la mort de notre camarade Lucien Buard, décédé à Mantes (Seine-et-Oise), le 14 juin 1910.

Cette mort étant survenue presque subitement, et les obsèques ayant eu lieu assez loin de Paris pour obliger presque à un petit voyage, assez peu de nos Camarades ont pu accompagner Buard à sa dernière demeure. Nous devons à sa mémoire de ne pas laisser cette disparition passer presque inaperçue, car le Camarade que nous avons perdu était de ceux qui, se dévouant sans compter pour la cause commune, méritent les regrets de tous.

Membre de notre Société depuis 1892, il fut un de ses plus ardents partisans, et nombreux sont ceux qui ont su apprécier sa personnalité si sympathique, en qui semblaient se synthétiser toutes les solides qualités de savoir, d'honnêteté, d'amitié et de dévouement qui font le parfait Gadzarts.

Buard, originaire de Paris, et ancien élève des écoles primaires supérieures de cette ville, sortit d'Angers en 1886, et débuta aussitôt par quelques stages dans des ateliers de chaudronnerie. Il entra ensuite, vers

1889, chez M. Lozes, ingénieur qui s'occupait d'installation de meuneries, féculeries, et de construction générale. Il fit là les premières applications du tannage par l'électricité, et ce fut pour lui l'occasion d'un séjour au Canada, en 1890, pour une installation très importante de ce système. Il toucha encore à beaucoup de choses de la mécanique générale, et, en fournissant toujours un labeur considérable, il sut montrer un grand mérite, car M. Lozes, étant très malade, ne s'occupait que peu de son affaire. Il avait rencontré en Buard le collaborateur le plus précieux, à qui d'ailleurs il avait donné toute sa confiance.

En 1894, Buard quitta cette maison pour entrer dans celle de son beau-père, M. Samain. Il s'y occupa pendant un certain temps de la construction d'appareils pour le tannage par l'électricité et, dans la réalisation de ces appareils nouveaux, il apporta, comme en toutes choses, sa note personnelle.

Il travailla longtemps aussi à l'application d'un système de bains-douches par aspersion que M. Samain avait entrepris de construire et, sous la direction de Buard, ce système prit rapidement une sérieuse importance. Il en fit des applications nombreuses dans les lycées, les casernes, les piscines municipales, etc. Il s'occupa chez M. Samain de la construction mécanique hydraulique et de l'organisation du travail. Il apporta là des qualités d'ordre et de précision qui, doublées d'une aménité très grande, ont contribué à le faire aimer aussi bien des Camarades avec lesquels il collaborait que des ouvriers qu'il dirigeait.

Très instruit dans la mécanique pratique et dans l'hydraulique, il quitta la maison de son beau-père par raison de santé. Le travail d'intérieur lui était devenu, en effet, très pénible, car son affection des yeux le gênait beaucoup dans les tâches du bureau et de l'atelier : il lui fallait absolument quitter ce régime.

En 1890, il entra chez MM. Muller et Roger comme représentant, et, deux ans après, un peu reposé, il accepta la très lourde tâche de diriger des usines que MM. Muller et Roger venaient de créer à Noyon (Oise).

On sait ce que peut être l'organisation d'une fonderie de cette importance où l'on installait, c'était presque un début, le moulage mécanique. Là, Buard usa ses forces sans compter, et donna, à sa maison, une collaboration réellement extraordinaire. Désintéressé à l'excès, il avait accepté un poste très dur, et ne le quitta que trois ans après, pour reprendre, dans la même maison, la situation spéciale de représentant qu'il avait eue auparavant. C'est alors qu'il vint se fixer à Mantes, mais,

peu après, cette situation ne suffisant plus à son activité, il y adjoignit la représentation de la Société des établissements Decauville qui, peu à peu, absorba tous ses moments, et à laquelle il dut se consacrer exclusivement en 1908.

Il venait à peine de renouveler avec cette Société un contrat très avantageux qui lui assurait la situation due à ses mérites et à ses efforts, lorsque la mort l'enleva d'une façon foudroyante, en trois jours, en pleine activité, après un dernier voyage au retour duquel il sentit les premières atteintes du mal.

A Mantes, où il avait établi son foyer, au centre de ses affaires, il s'était créé, en très peu de temps, de grandes amitiés, et avait conquis l'estime générale.

C'était l'exemple le mieux marqué de la franche camaraderie, toujours en avant quand il s'agissait des autres. Ce fut aussi un père digne, qui sut donner à son intérieur un caractère familial qu'on ne rencontre jamais assez.

Sa disparition prématurée causa dans la ville de Mantes une profonde émotion, et une foule nombreuse de ses concitoyens, à laquelle s'étaient jointes toutes les notabilités : le sous-préfet de Mantes, les conseillers généraux, le maire de Mantes et ses collègues des communes voisines, les conseillers municipaux et des délégations de l'Enseignement, etc., tinrent à honneur de témoigner quelle perte était pour le pays la mort de notre Camarade.

Derrière le char funèbre, disparaissant sous une jonchée de fleurs, étaient portées de magnifiques couronnes, parmi lesquelles se remarquait, entièrement voilée de crêpe, la couronne d'immortelles envoyée par la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers.

Au cimetière, M. Philippe, président du patronage laïque mantais, prit le premier la parole, et nous ne pouvons mieux faire que d'extraire de son discours les passages suivants que nous empruntons au *Journal de Mantes* du 22 juin 1910.

« Ce que fut Buard, qui de vous ne le sait ! Il fut un brave et un excellent homme, un cœur généreux, uniquement satisfait quand il avait fait le bien ; estimant qu'il n'avait pas accompli sa tâche, malgré le dur labeur journalier auquel il se livrait, quand il n'avait pas donné à ses concitoyens un peu de lui-même, quand il n'avait pas pris sur un repos cependant bien mérité pour venir en aide aux humbles, aux déshérités, donnant

ainsi le plus haut exemple qu'il soit possible de la vraie philanthropie.

» C'est ainsi qu'il fut amené à concevoir notre Association, exposant le 18 novembre 1906, au cours d'une réunion de pères de famille, sa généreuse pensée de créer un patronage, dont l'orientation générale devrait être « essentiellement laïque et nettement républicaine et démocratique ».

» Sans trêve ni repos, il sut communiquer à tous son élan enthousiaste, et, grâce à son impulsion, grâce à ses efforts incessants, le Patronage prospéra jusqu'à devenir un groupement important qui, à son tour, a formé la Mutualité féminine et le Sport amical mantais, trois sociétés dans lesquelles le souvenir de Buard demeurera à jamais.

» Etre à la peine lui suffisait, c'est pourquoi il n'avait tenu à accepter les fonctions de Président de son œuvre qu'autant qu'il y avait à la faire, laissant à d'autres l'honneur de recueillir les fruits de son travail persévérant.

» Cela le résume tout entier. Et ce que je dis du Patronage laïque, je pourrais le dire de tous les groupements qui s'honoraient de le compter parmi leurs membres ! C'est pourquoi, désireux de nous inspirer de son exemple, nous lui avons voué un tel attachement.

.....

» Il restera notre modèle à tous ; notre idéal sera de pouvoir l'égaliser, et quand nous voudrons citer à nos enfants réunis dans cette salle du faubourg Saint-Lazare, en face de laquelle il va reposer pour toujours, le nom d'un homme de bien, c'est celui de Buard, auquel j'adresse un suprême adieu, qui sera sur toutes nos lèvres parce qu'il reste en notre cœur. »

.....

Notre camarade ROUSSILLON (Ang. 1885), président de la Commission régionale d'Argenteuil, dit ensuite quelques mots émus au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, qui l'avait chargé de la représenter.

Il rappela qu'il avait été le condisciple de Buard à l'École, et, au nom de tous ses Camarades et de notre Société dont il se fit l'interprète, il présenta à la famille ses condoléances sincères pour la perte cruelle qu'elle venait de faire.

A son tour, notre camarade Astaix (Ang. 1883) prit la parole au nom des Camarades de Buard :

DISCOURS DE M. ASTAIX (Ang. 1883)

MESSIEURS,

C'est le cœur brisé d'émotion que je m'approche de cette tombe pour dire à notre ami le dernier et suprême adieu de ses Camarades de promotion de l'École nationale d'Arts et Métiers d'Angers.

Je ne veux pas retracer ici la vie toute de labeur, de droiture et d'honnêteté qui fut la sienne. Chacun de nous sait de quelle haute intelligence il était doué, et quelles merveilleuses facultés l'aidaient à vaincre, chaque jour, dans cette lutte pacifique qu'est l'exercice des affaires.

Tous ceux qui l'ont approché ont pu apprécier ce charmant et gai caractère, cette simplicité et cette sage philosophie dont il portait pour ainsi dire l'empreinte sur sa physionomie si fine et si riante qui ne s'effacera jamais de nos souvenirs.

Cependant tout cela s'estompe un peu, pour nous, ses amis de près de trente ans, et laisse en première valeur d'autres qualités encore, que nous estimons aujourd'hui plus hautes et plus précieuses, peut-être parce que c'est à elles que nous mesurons notre perte.

Quel vide, en effet, va creuser au milieu de nous la disparition de ce pauvre Buard!

Et pourquoi faut-il que la mort, la mort implacable et lâche, s'acharne à détruire ce que nous avons de meilleur, comme pour faire, à plaisir, ses blessures plus cruelles ou pour se jouer de nos révoltes impuissantes.

Il n'est pas un de nous, à qui les larmes ne soient montées aux yeux, quand nous est parvenue, avant-hier, l'épouvantable nouvelle.

Aujourd'hui, dans l'angoisse générale, les mots me manquent pour dire quel cœur d'or il était, cet ami à l'esprit délicat et sensible, vibrant à tout ce qui pouvait toucher l'un de nous : joie ou douleur ; prêt à tous les dévouements, à tous les sacrifices sans en rien attendre que le plaisir d'avoir pu rendre service.

Nous lui rendions d'ailleurs affection pour affection, et le meilleur témoignage que j'en puisse donner est de rappeler la situation spéciale dont Buard jouissait dans notre promotion, où nous le considérions comme l'âme de nos réunions.

Nous nous étions accoutumés à le regarder tous comme le chef aimé de la famille, en qui chacun met son espoir de ne pas rester isolé des autres

parents que les hasards de la vie ou les coups du sort ont dispersés par le monde.

Buard n'était pas seulement Buard, pour nous! Il était aussi, à lui seul, la promotion tout entière personnifiée, en même temps qu'une vivante image de cette amitié toujours jeune qui naît sur les bancs de l'école et ne s'efface jamais.

Il est donné à peu d'hommes de faire naître de tels sentiments, de pareilles affections. C'est rendre un réel hommage à celui dont nous déplorons la perte, c'est faire de lui le plus bel éloge, que de proclamer qu'il fût un de ces hommes-là.

Et puisque j'ai été amené à parler de ce que fut Buard au milieu de nous, permettez-moi de m'adresser directement à mes Camarades d'École et de leur lire quelques lignes de notre pauvre ami.

Elles me furent adressées il y a peu de semaines et, par un de ces hasards, une de ces coïncidences, qui portent à songer, elles peuvent être considérées aujourd'hui comme des recommandations suprêmes auxquelles nous avons le pieux devoir d'obéir :

« Que la vie est donc bizarre! On passe des années avec des Camarades auxquels on se lie parfois plus qu'à un frère. On partage joies et tristesses ainsi que plaisirs, et puis on est séparé par les événements; les caractères changent de part et d'autre; on se revoit : on est toujours prêt à se rendre service; à échanger des impressions, mais on n'y pense même pas quelquefois! Et puis l'un meurt,... on s'aperçoit du vide!

» Et pour peu que l'on veuille seulement retracer la vie de l'ami jadis si intime, on est arrêté à la bifurcation où chacun est allé de son côté...

» Ah! mon vieux Cop's! ne la laissons pas trop s'éloigner, cette bifurcation! rapprochons-nous souvent, aussi souvent que les occasions nous le permettent, parce que, logiquement, fatalement, plus nous vieillirons et moins nous serons de présents pour nous rappeler le bon temps de nos quinze ans! Rapprochons-nous parce que nous devons prévoir les séparations irrémédiables. »

Quels sentiments profonds et délicats se lisent dans ces lignes écrites sans recherche et avec tout l'abandon de l'ami à l'ami!

Elles montrent, sans qu'il soit nécessaire de les commenter, quelle perte irréparable nous faisons aujourd'hui, et vous comprendrez aisément, après cela, combien est profonde et sincère la douleur que nous éprouvons.

Nous ne pouvons cependant pas oublier, dans notre affliction, qu'il

est autour de nous des douleurs encore plus grandes que les nôtres : celle de cette compagne que notre pauvre ami a tant chérie, celle de ces enfants qui avaient placé toute leur confiance et tout leur espoir en lui, celle de ses parents parmi lesquels est son frère doublement cher, notre excellent ami Samain.

Respectueusement, nous nous inclinons devant eux en souhaitant, sans oser l'espérer malheureusement, que leur chagrin trouvera un adoucissement dans l'assurance que le souvenir de leur cher disparu restera éternellement vivant en nous.

Oui, mon cher Buard, nous ne t'oublierons pas, et nous garderons toujours ta mémoire.

Adieu, cher ami, adieu.

M. FRAIGNEAU, au nom de la loge « Liberté par le Travail », dit ensuite la douleur de tous ceux qui ont connu Buard :

» Ce qu'a été Buard, personne ne le sait mieux que nous. Arrivé à Mantes il y a quelques années, avec des idées de solidarité, de progrès, de tolérance, une abnégation sans bornes, il est entré dans notre grande famille pour apporter sa pierre à l'édifice, et, à peine avait-il conquis les premiers grades, qu'il était élu secrétaire de l'Association. Dans ses fonctions, il a apporté tout le zèle qu'il savait employer quand il se chargeait d'une tâche, et, à la satisfaction de tous, il a rempli sa mission.

» Buard était l'homme droit dans toute l'acception du mot; père de famille excellent, époux modèle, il passait son temps entre ses fonctions absorbantes d'ingénieur, l'éducation de ses chers enfants, la vie de famille et les multiples occupations dont il avait assumé la responsabilité depuis quelques années.

» Indépendamment du secrétariat de la loge « Liberté par le travail », Buard était président du Patronage laïque; cette œuvre post-scolaire était sa chose, son enfant bien-aimé. Que de travail, que d'heures passées pour mener à bien cette œuvre féconde qui commençait à lui apporter les satisfactions qu'il était en droit d'en attendre!

» C'est lui aussi qui, dans cette ville de Mantes, avait créé la Mutualité féminine et le Sport amical mantais, suites naturelles du Patronage laïque.

» Très laborieux, d'ailleurs très instruit, très exact, c'était l'homme du devoir avant tout. En toutes circonstances, il ne s'est inspiré que de ces

deux mots « travail, devoir » ; il a bien rempli sa tâche, il a donné le bon exemple.

» C'était aussi un homme de cœur que nous avons tous appris, dans nos rapports avec lui, à connaître et à estimer profondément.

» La récompense de ses bonnes actions, il la trouvait dans l'œuvre accomplie, dans la satisfaction d'avoir utilement, sans tapage, sans s'attarder aux futilités de l'ambition et de l'orgueil, rempli sa tâche, tenu sa place dans la cité. Sa vie trop courte est un enseignement plein de sagesse. »

Enfin, au nom de tous les amis mantais de Buard, au nom de la municipalité et de tous ceux qui ont pu apprécier l'œuvre de notre Camarade, M. Goust, maire de Mantes, tint à saluer sa dépouille mortelle :

DISCOURS DE M. GOUST

MAIRE DE MANTES.

MESDAMES, MESSIEURS,

Comment pourrais-je surmonter l'émotion qui m'étreint en venant adresser le suprême et dernier adieu à l'ami sincère et dévoué que la mort a ravi si brutalement à la tendresse des siens et à l'affection de tous ceux qui l'ont connu et qui, le connaissant, n'ont pu faire autrement que de l'aimer !

Au nom de tous ses amis, quels que soient les groupements auxquels ils appartiennent, que ce soit de la Ligue des Droits de l'Homme, du Comité républicain, du Patronage laïque, de la loge « Liberté par le travail », du Comité des Fêtes, des Sociétés de Mutualité et autres dont Buard faisait partie, et la liste en est longue ;

Au nom de tous ses nombreux amis, je viens exprimer ici notre profonde douleur et rendre un hommage respectueusement ému à sa mémoire.

Mais j'ai un double tribut douloureux à payer aujourd'hui, car après avoir éprouvé l'amitié la plus vive et la plus sincère pour Buard, mon chagrin s'augmente de tant d'heures passées dans l'intimité de cette nature droite et profondément loyale. Liés par une communauté d'idéal et de sentiments, nous échangeions constamment nos vues et nos idées, et aucune des pensées émises par l'un n'était étrangère à l'autre.

Combien de fois me suis-je senti ému et encouragé par ce cœur si

généreux et si bon, par cet esprit si alerte et si pondéré, toujours à la recherche de moyens pour mettre en preuve les principes de solidarité et de fraternité dont il était si fortement imprégné !

Tout ce qui touchait à l'éducation, à l'instruction, au perfectionnement moral de l'individu, excitait en lui les plus nobles ardeurs et les enthousiasmes les plus généreux.

Et c'est avec empressement et reconnaissance que nous accueillons le fruit de ses réflexions empreintes de la plus grande sagesse, ses pensées généreuses et humanitaires et son esprit de large tolérance et de désintéressement absolu. Se déroband à toutes les félicitations, insensible aux flatteries et inaccessible aux compromissions, sa conscience droite et honnête était satisfaite, et cela lui suffisait quand il avait accompli quelque bonne et belle action ou apporté son dévouement, aussi modeste que désintéressé, à une œuvre utile pour ses concitoyens.

Et me tournant vers cette famille éplorée, vers cette épouse qui fut la collaboratrice intelligente et dévouée de notre ami, partageant tous ses sentiments et ayant les mêmes aspirations, vers ces enfants auxquels il laissera l'héritage d'une vie exemplaire, je n'essaierai pas de vous consoler, mais, joignant notre douleur à la vôtre, nous qui perdons en Buard, un ami, un frère, nous vous apporterons l'assurance d'une inébranlable affection et la certitude que dans cette grande famille maçonnique à laquelle il était fier d'appartenir, dans laquelle le culte du souvenir est une tradition fidèlement respectée, vous aurez toujours des amis sûrs et dévoués qui, non seulement partagent aujourd'hui votre peine et s'associent à votre douleur, mais sur lesquels vous pourrez compter en toute circonstance pour vous aider à supporter cette perte irréparable et à traverser cette pénible et douloureuse épreuve.

Adieu mon cher Buard !

Adieu mon bon ami ! Adieu mon frère !

Nous croyons pouvoir ajouter que, sur l'initiative de la municipalité de Mantes, une souscription a été ouverte, entre les amis de Buard, pour honorer sa mémoire en lui élevant un modeste monument.

P. FLICOTEUX
(Ang. 1883).
